

Un Magistral fantasme De Benjamin Atanian

Le jeudi soir c'était le moment de la semaine que je préférais. Il y avait exactement trois mois que j'avais rencontré la femme de ma vie. La date de notre première rencontre : le 4 septembre. Je me souviens : dehors il faisait encore doux, le brouhaha des écoliers nourrissait les rues du quartier et les derniers rayons du soleil traversaient sans crainte la vitre de la grande fenêtre de la salle où nous nous trouvions. J'étais assis à une table avec des amis que je n'avais plus vus depuis presque deux mois et nous discutons de notre jeunesse passée car désormais nous étions grands. Je me souviens de son apparition. La femme de ma vie entra dans la salle et s'en alla s'asseoir en face de nous. Tout le monde la regardait. Elle portait un tailleur rouge qui offrait un décolleté langoureux, sa jupe arrêtait sa course à peine au-dessus de ses genoux ce qui laissait entrevoir de longues jambes élancées sorties droit du pays des damnations. Des chaussures à talons aiguilles rouges surélevaient cette sulfureuse femme qui, se sachant regardée, dénoua son chignon et fit danser sensuellement ses longs cheveux roux dans l'air suffocant. Mes yeux ne fixèrent plus que le visage de la nouvelle Aphrodite, éminemment fin, délicieusement voluptueux où deux yeux plus noirs que le jais balayaient l'horizon avec la légèreté du souffle divin. Elle resta un instant debout comme pour faire admirer sa magnificence à l'assemblée, puis, avec pudeur et délicatesse elle plaça deux mèches rebelles derrière ses oreilles faisant apparaître deux pendentifs dorés aussi brillants et brûlants que les flammes ardentes de l'enfer. Elle mordit ses lèvres sulfureuses en déboutonnant son tailleur. Sa langue caressa de part en part ses lèvres rosées que délimitait un fin trait noir délicatement tracé. Cette entrée en scène qui semblait avoir été maintes fois répétée, nourrit mon corps d'un terrible désir charnel. En quelques secondes, cette délicieuse femme fit passer toutes les filles de l'assistance pour de ternes adolescentes sans saveur, les renvoyant par la même occasion à leurs pauvres études. Ce jour-là je sentis lentement le poison de l'amour glisser inexorablement dans mes veines et deux heures durant je ne pus que l'admirer et la dévorer des yeux.

Le jeudi soir lorsque, la lumière éteinte, je me glissais dans mon lit songeant à cette déesse j'imaginai notre première rencontre amoureuse. Dans mon rêve elle se promenait toute seule dans un parc le long d'une allée de peupliers verdoyants. Moi, assis sur un banc, admirant les splendeurs exotiques du paysage, je lisais un poème de Federico García Lorca « La casada infiel » :

Y que yo me la llevé al río
creyendo que era mozuela,
pero tenía marido.

Et puis, fatiguée par sa longue promenade solitaire, elle s'asseyait à mes côtés en prenant soin de ne pas abîmer le tissu blanc de sa robe assorti au ruban qui nouait ses cheveux. Elle allongeait ses jambes dans l'herbe fraîche, se séparait de ses chaussures en toile blanche et caressait le vert gazon de ses délectables petits pieds qui laissaient apercevoir quelques traces de rougeur sur sa peau hâlée que ses chaussettes trop serrées semblaient avoir honteusement souillée. Sur la branche d'un plaqueminier dont les racines torsadées plongeaient goulument dans la chétive rivière qui coulait vers le sud, un rouge-gorge chantait et célébrait cette délicieuse rencontre. Soudain un petit vent frais caressa ses bras nus et la fit frissonner. Elle se tourna vers moi et d'une timide voix me demanda s'il m'était possible de soulager ses pieds que la marche dominicale avait meurtris. Troublé par cette surprenante prière j'acceptai avec plaisir sans la moindre fébrilité. La plainte de ses pieds me semblait douce, mes mains étreignaient chacun de ses mélodieux orteils aussi lisses que les touches blanches d'un piano à queue, puis avec doigté, elles effleuraient sa délicate cheville. La paume de mes mains embrassait fiévreusement chaque partie de ses douloureux pieds enlaçant avec émoi sa peau ardente et sirupeuse qui s'apaisait *piano piano*. Quelques étoiles avaient maintenant éclairci,

par légères touches, l'encre de la toile céleste. Alors, l'ingénieuse séductrice se leva délicatement du banc, sourit avec pudeur et m'embrassa du bout des lèvres disparaissant le long du chemin dans une luxuriante nuit d'été.

Et c'était ainsi que le jeudi soir je m'endormais heureux en pensant au lendemain, au jour de Venus... Nous nous voyions tous les vendredis de cinq à sept. Durant ces deux heures, je restais assis à ma place oubliant les autres et me perdant dans mes songes licencieux. La plume à la main je dessinais avec fièvre celle qui était assise en face de moi.

Il était cinq heures du soir et ma désirée n'était toujours pas arrivée. Peut-être avait-elle eu un empêchement ou pire encore un amant qu'elle aurait croisé sur son chemin et qu'elle aurait invité chez elle... Cette terrible image me révolta, je sentis monter en moi un sentiment de jalousie pénible, déchirant, cruel. Comment avait-elle pu me trahir ainsi? Peu à peu, les gens quittaient les lieux sachant sans doute qu'ils ne la verraient pas ce jour-là. Il ne restait plus qu'une jeune fille timide dont les lunettes, la coiffure et les traits appartenaient à une époque largement révolue. Elle était assise devant moi et, en me penchant discrètement sur son épaule, je me rendis compte que, tout comme moi, elle lisait « Alma ausente » de Federico García Lorca :

La tristeza que tuvo tu valiente alegría.
Tardará mucho tiempo en nacer, si es que nace,
un andaluz tan claro, tan rico de aventura.
Yo canto su elegancia con palabras que gimen
y recuerdo una brisa triste por los olivos.

Il était bientôt sept heures du soir, j'étais désormais tout seul dans la salle mal éclairée. Dehors les rues s'animaient dans la nuit froide de décembre. Il me fallait rentrer. Seul.

Je dus attendre une semaine entière avant de pouvoir la revoir. Cette fois j'étais bien décidé à faire le premier pas. Elle entra dans la salle où se trouvaient tous les habitués. A son entrée, tout le monde se tut, une fois de plus. Elle portait une veste rouge assortie à ses chaussures vernies et un jean délavé. Dans ses cheveux, une barrette blanche lui offrait un air de pécheresse. En déboutonnant sa veste, j'aperçus un tee-shirt blanc sur lequel trônait une pomme rouge qui avait été croquée. Je ressentis un désir torride monter en moi ; et moi aussi je la voulais croquer. Je voulais sentir dans ma bouche son jus sucré et acidulé. Alors que je m'apprêtais à l'aborder, un jeune homme plus prompt que moi, me devança. Il se dirigea jusqu'à sa table et lui présenta un message qu'il avait écrit sur un bout de papier. Elle le lut sans grand enthousiasme. Fort déçu par la réaction de cette dernière, il s'en retourna s'asseoir tout seul, tristement. Depuis ma place j'avais observé la scène non sans jalousie. Je décidais d'attendre quelques instants avant de prendre les devants. Je n'en avais pas la force, mes jambes plus lourdes que deux enclumes rouillées restaient immobiles comme solidement fixées au sol. Mes mains devinrent moites, et mes doigts qui, dans mon rêve, avaient caressé avec agilité ses douces chevilles, s'étaient alors raidis, incapables de la moindre étreinte.

Ses yeux balayèrent la salle et s'arrêtèrent sur moi comme par enchantement. Je rougis. Je restais là, assis, faisant face à celle qui avait fait naître en moi un magistral fantasme. Elle se leva et se dirigea vers moi : sa démarche professorale et sensuelle nourrit une nouvelle fois mon imaginaire. Elle se pencha, en disposant ses deux mains sur la table et en offrant à mes yeux son décolleté éperdument chaleureux. N'osant plus la regarder je baissais la tête et plongeais mes yeux sur la première page du recueil de poèmes qui se trouvait sur ma table. Sur la page blanche, mes yeux se noyèrent dans un flot de vers où les mots que l'excitation avait fait rougir, se chevauchaient violemment dans un tourbillon lubrique. Elle prononça quelques mots qu'il me fût difficile de distinguer. Puis elle me dit dans un murmure : « Que faites-vous jeune homme ? Cela fait bientôt trois mois que l'on se côtoie et je n'ai, à mon grand regret, jamais entendu le son de votre voix. Cela est bien dommage. Cessez de me regarder et faites ce qu'il faut pour que je sois satisfaite...» Puis elle s'en retourna à sa place habituelle. Elle avait pris soin de me laisser un billet qu'elle avait posé sur ma table. Je le lus, le relus et le relus encore. Durant cette brève entrevue son parfum avait eu le temps d'envahir tout mon



être. Sur le billet, sa délicate écriture fit grandement battre mon cœur. Elle avait écrit : « A sept heures, venez me voir à ma table... ».

Les trente minutes qu'il me fallait attendre furent les plus troublantes et les plus excitantes de ma vie. Dès lors, quand la grande aiguille se dressa fièrement, presque virilement, pour indiquer l'heure convenue, je me dirigeai vers celle qui m'avait donné *rendez-vous*. A présent nous étions tous les deux, seuls, face à face, car le reste de l'assistance avait déjà quitté les lieux. Mon corps brûlait de désir ; j'étais pendu aux mots qui allaient suavement glisser le long de ses lèvres. Ses yeux pénétrèrent les miens. Je n'attendais d'elle qu'un signe pour enfin l'embrasser furieusement, qu'un mot pour que nos deux corps s'enlacent en se brûlant. Elle prit son temps avant de prononcer les mots qui allaient peut-être sceller notre idylle. Et de son affriolante voix, elle me dit : « Donnez-moi votre numéro de téléphone... Jeune homme, faites-moi plaisir, prenez les devants, vous êtes en train de passer à côté de quelque chose d'important à mes yeux. Et croyez-moi, vous le regretterez si vous ne faites rien... ». Moi, je restais sans voix devant les paroles troublantes de cette femme fatale. Puis elle ajouta : « Je vais convoquer vos parents. Votre premier trimestre est catastrophique. Il faut rapidement vous mettre au travail! ». Cette phrase me foudroya et anéantit tous mes espoirs.